

« Au plus dru! » L'influence de la Route sur les petites revues précédant l'Hexagone

Christine Tellier

Volume 27, numéro 2 (80), hiver 2002

La sociabilité littéraire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/290056ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/290056ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tellier, C. (2002). « Au plus dru! » L'influence de la Route sur les petites revues précédant l'Hexagone. *Voix et Images*, 27(2), 270–283.
<https://doi.org/10.7202/290056ar>

Résumé de l'article

Au début des années cinquante, Gaston Miron et Olivier Marchand, deux des fondateurs de l'Hexagone, participèrent aux activités des Routiers du Clan Saint-Jacques. L'expérience vécue au sein de cette association scoutie fut déterminante pour les deux poètes, qui firent alors l'apprentissage des rudiments de l'édition par le biais du bulletin du Clan, *Le Godillot*. Miron et Marchand se joignirent, à la même époque, au mouvement de jeunesse de l'Ordre de Bon Temps et collaborèrent à sa revue, *La Galette*. Ils rencontrèrent dans ce mouvement d'autres jeunes intéressés par l'édition; de cette amitié est née l'idée de publier *Deux sangs*, la première plaquette des éditions de l'Hexagone.

« Au plus dru ! » L'influence de la Route sur les petites revues précédant l'Hexagone*

Christine Tellier, Cégep John Abbott

Au début des années cinquante, Gaston Miron et Olivier Marchand, deux des fondateurs de l'Hexagone, participèrent aux activités des Routiers du Clan Saint-Jacques. L'expérience vécue au sein de cette association scoutie fut déterminante pour les deux poètes, qui firent alors l'apprentissage des rudiments de l'édition par le biais du bulletin du Clan, Le Godillot. Miron et Marchand se joignirent, à la même époque, au mouvement de jeunesse de l'Ordre de Bon Temps et collaborèrent à sa revue, La Galette. Ils rencontrèrent dans ce mouvement d'autres jeunes intéressés par l'édition ; de cette amitié est née l'idée de publier Deux sangs, la première plaquette des éditions de l'Hexagone.

Nous voulons être des hommes complets, c'est-à-dire penseurs, poètes, pratiques, sportifs, d'action. En somme, c'est l'intégration d'un monde¹.

Dans un entretien accordé à Yrénée Bélanger, Gaston Miron a expliqué l'influence déterminante de son expérience de Routier sur sa formation : « Ma grande université fut le scoutisme². » Ce mouvement aux règles et rituels bien définis a eu une grande popularité au Québec, particulièrement dans les années quarante et cinquante. Il a marqué le parcours de

* Je tiens à remercier M^{me} Marie-Andrée Beaudet de l'Université Laval, ainsi que M. Pierre Nepveu de l'Université de Montréal pour l'aide qu'ils nous ont accordée dans le cadre du projet de recherche intitulé « Édition critique de l'œuvre éparsée de Gaston Miron ».

1. Lettre à Guy Carle datée du 1^{er} février 1950. Fonds d'archives personnelles de Guy Carle, avec qui Gaston Miron entretenait une correspondance régulière entre 1949 et 1951.
2. Gaston Miron, cité par Yrénée Bélanger dans *Gaston Miron : un homme et une œuvre en marche*, thèse de doctorat, Université de Montréal, novembre 1985, p. 102.

beaucoup de jeunes. Son importance dans le cheminement de Gaston Miron et d'Olivier Marchand, qui ont mis sur pied, avec d'autres camarades, la maison d'édition de l'Hexagone en 1953, est indéniable. Miron a été Routier au Clan Saint-Jacques à la même époque que Marchand, un ami rencontré à la Faculté des sciences sociales, économiques et politiques de l'Université de Montréal, dans la première moitié des années cinquante. Ils se sont ainsi familiarisés avec les techniques et les valeurs scoutées, en plus d'apprendre les rudiments de l'édition et de l'écriture de textes grâce au *Godillot*, un bulletin que publiait le Clan. À la même époque, Miron et Marchand se sont également joints à un autre mouvement de jeunesse, l'Ordre de Bon Temps, à l'intérieur duquel ils ont approfondi leurs connaissances en édition et rencontré les futurs fondateurs de l'Hexagone. L'expérience de Miron et de Marchand dans ces mouvements montre comment deux associations dont les visées et les buts premiers n'étaient ni littéraires, ni culturels ont pu marquer profondément le parcours de ces poètes.

En novembre 1950, à la suite d'une demande adressée à Louis Pronovost, chef du Clan Saint-Jacques, Miron s'est joint au Clan. Dans la lettre qui confirmait son acceptation, Louis Pronovost, qui a joué un rôle déterminant dans le développement du scoutisme au Québec, faisait état des exigences de son groupe envers tout Routier :

Tous les membres du groupe s'efforceront de t'aider à acquérir la formation et l'esprit routier. De ton côté tu devras collaborer loyalement à cette fin, en te conformant rigoureusement à tous nos règlements et coutumes, et en participant à toutes les réunions et sorties de rigueur. Il est entendu, en outre, que tu t'engages à te procurer l'uniforme réglementaire du Clan, ainsi que tout l'équipement nécessaire, dans le plus bref délai possible³.

Le recrutement au Clan Saint-Jacques⁴ était sélectif. Fondé en 1939 par l'étudiant en médecine André Mackay, ce clan était une troupe de scouts routiers, incorporée à la Fédération des Scouts catholiques du Québec, accueillant des jeunes hommes âgés entre 17 et 21 ans — certains membres étaient cependant plus âgés — qui voulaient découvrir ou poursuivre l'expérience scoutée. Il regroupait des étudiants d'université, ainsi que des jeunes professionnels et des ouvriers. Son cri de ralliement, qui lui servait aussi de devise, était : « Au plus dru⁵ ! » Ce clan était très prestigieux et jouissait d'une grande renommée, comme en témoigne le cardinal Jean-Paul Turcotte, qui a été scout à Saint-Vincent de Paul : « Composé d'étudiants d'université, c'était l'orgueil du scoutisme montréalais. Il avait

3. Lettre tirée des archives personnelles de Gaston Miron.

4. La plupart des informations sur le Clan Saint-Jacques et sur le *Godillot* nous ont été fournies par Louis Pronovost. Qu'il en soit remercié.

5. Selon Louis Pronovost, cette devise avait été adoptée à la suite d'un vote unanime des Routiers. Elle était extraite d'une prière de la troupe émérite des scouts de Saint-Louis, en France, qui se signalait par son savoir-faire et sa débrouillardise.

une grande renommée et était connu de tous grâce à son chef, monsieur Louis Pronovost, et un de ses aumôniers, le père Ambroise⁶».

En plus d'être, à cette époque, le chef du Quartier général des Scouts du Canada, le père Ambroise Lafortune, un personnage influent qui allait plus tard connaître une grande notoriété grâce à ses émissions de radio et de télévision⁷, était, en effet, un des aumôniers du Clan depuis son retour des Antilles en 1947. Il exerçait ses fonctions en compagnie de l'abbé Robert E. Llewellyn, un Français qui s'était réfugié au Canada pendant la guerre et qui enseignait alors au Collège Stanislas. Le père Ambroise reconnaissait lui-même l'importance du Clan Saint-Jacques, qu'il considérait comme «l'épine dorsale de toute la formation "Route" au Canada français⁸». Le mot «Route» avait pour les Routiers une importance capitale, et il prenait différents sens : il désignait «tantôt la branche de ce nom, tantôt sa méthode et tantôt son esprit⁹».

Le scoutisme routier au Québec : une école de formation particulière

Le scoutisme, on le sait, est un mouvement fondé en Grande-Bretagne par Baden-Powell, qui accueillait à ses débuts des garçons, sans discrimination quant à leur religion. Au Canada, il a d'abord pris racine chez les anglophones, qui ont mis sur pied l'association des «Boys Scouts of Canada». Au Québec, l'abbé Lionel Groulx aurait, le premier, manifesté un intérêt pour ce type de formation des jeunes. Malgré les craintes que pouvaient susciter l'origine britannique du mouvement et sa tolérance religieuse, le chanoine Groulx aurait été séduit par cette méthode d'éducation apte «à développer l'esprit de débrouillardise, d'initiative, d'observation¹⁰». Le scoutisme voulait être, en effet, une véritable école pour les garçons :

Tel que conçu par Baden-Powell, le scoutisme est une méthode de formation physique, intellectuelle, morale, sociale, civique et religieuse. Pour atteindre sa fin, cinq buts précis lui ont été fixés : la santé, le caractère, la débrouillardise, le service du prochain, la recherche de Dieu¹¹.

-
6. Jean-Claude Turcotte, «Un Noël pas comme les autres», Pierre Valcour (dir.), *Ambroise... tout court*, Sillery, Éditions du Septentrion, 1999, p. 19.
 7. Né à Montréal le 5 décembre 1917, Ambroise Lafortune fut ordonné prêtre en Martinique en 1945. Il fut l'aumônier de beaucoup de mouvements de jeunes. Connu pour ses nombreux voyages et ses talents de conteur, il écrivit de nombreux romans pour la jeunesse et des essais. À partir de 1954, il participa à plusieurs séries télévisées, par exemple *Pays et merveilles* (avec André Laurendeau), ainsi qu'à de nombreuses émissions de radio, dont la célèbre *Chez Miville*.
 8. Ambroise Lafortune, *Par les chemins d'Ambroise*, Montréal, Léméac, coll. «Vies et mémoires», 1983, p. 171.
 9. Pierre Savard, «Une jeunesse et son Église : les scouts-routiers. De la Crise à la Révolution tranquille», *Les Cahiers des Dix*, Sainte-Foy, Éditions La Liberté, n° 53, 1999, p. 118, note 2.
 10. Lionel Groulx, *Mes mémoires*, tome II, Montréal, Fides, 1971, p. 320.
 11. Mémoire de la Fédération des scouts catholiques de la province de Québec à la Commission royale d'enquête sur les problèmes constitutionnels, 20 mars 1954, p. 1.

Le clergé d'ici a cherché à adapter le scoutisme au caractère canadien-français tel qu'il le concevait à l'époque, en faisant du patriotisme et de la religion catholique les clefs de voûte du mouvement, comme l'illustre un article paru dans *L'Action française* en 1926: «Nous réprouverions des tentatives qui ne se préoccuperaient pas suffisamment d'adapter les pratiques du scoutisme aux habitudes et aux aspirations de nos compatriotes¹²». Les scouts, arrivés à l'âge adulte, étaient invités à se joindre aux Routiers afin de continuer leur cheminement, comme l'expliquait le père Ambroise Lafortune :

Qu'arrive-t-il quand un scout convaincu sort de l'adolescence et s'avance vers sa vie d'homme? Une solution: la Route. On appelle ainsi la branche aînée du scoutisme masculin, la troisième étape [après l'étape des louveteaux et celle des scouts] de la formation [qui] appelle au jugement, à l'engagement pour le reste de sa vie. Le tout forme un homme authentique, un chrétien vrai¹³.

Le candidat qui souhaitait se joindre à la Route devait respecter certaines conditions: «Pour avoir accès à la Route, tu dois commencer par sortir de ta maison et de toi-même, renoncer à ton égoïsme, à ton confort et à ta sécurité, rechercher ce qui est difficile et vouloir vivre rudement¹⁴». La formation du Routier se faisait ainsi hors des «structures familiales et scolaires¹⁵»; il découvrait un nouvel «espace de liberté¹⁶». Le Clan valorisait avant tout l'action bien ancrée dans le réel, par le biais de l'activité physique en pleine nature, qui permettait au Routier de mieux se connaître et d'apprendre à vivre aux côtés des autres: «On était, explique Louis Pronovost, un mouvement d'action, [...] d'éducation, une éducation basée sur la pratique du plein air, de la vie de camp, du travail d'équipe, du service engagé dans la société¹⁷». Le Clan favorisait ainsi le développement d'une riche solidarité masculine.

Le Routier devait prendre un engagement envers lui-même et envers son prochain, dans le respect de la vie chrétienne. Il était appelé à rendre service à sa communauté dans un esprit de solidarité et de fraternité. La formation personnelle, tout imprégnée d'«une spiritualité foncièrement personnelle et christocentrique¹⁸», débouchait sur une action sociale. Le Routier était appelé à se dépasser lui-même, à devenir le maître d'œuvre de son propre apprentissage et à développer des qualités de chef. Il devait avoir «le souci de sa culture générale¹⁹», qu'il devait chercher à

12. Jean Tavernier, tel que cité par Lionel Groulx, *op. cit.*, p. 322.

13. Ambroise Lafortune, *op. cit.*, p. 171.

14. *Le Godillot*, XI^e année, n^o 45, 10 mai 1952, quatrième de couverture.

15. Pierre Savard, *loc. cit.*, p. 123.

16. *Ibid.*

17. Entrevue avec Louis Pronovost, 18 août 1999.

18. Pierre Savard, *loc. cit.*, p. 132.

19. Brochure *Clan Routier Jacques-Buteux*, Trois-Rivières, Séminaire Saint-Joseph, 1956, p. 32.

développer et à parfaire : « son éveil à la culture s'est manifesté par la joie qu'il éprouve à voir de belles œuvres ou à essayer d'en créer²⁰ ». Chaque Routier devait ainsi découvrir sa culture canadienne-française, en plus de développer ses capacités physiques.

Pour parfaire la formation de ses membres, la direction du Clan Saint-Jacques avait mis sur pied, en plus d'activités dans la nature, plusieurs équipes qui faisaient différents types d'activités sociales et humanitaires. Les Routiers se donnaient comme mission d'aider les plus jeunes ; ils visitaient les orphelinats. Ils avaient également élaboré plusieurs projets qui favorisaient les échanges intellectuels. Des troupes du Clan organisaient des cercles d'études et des discussions, autant « politiques que littéraires²¹ », ainsi que des pèlerinages, des concerts, des rallies et des camps. Chaque Routier était invité à consigner ses réflexions et ses progrès dans un carnet de route, qui devait l'aider à mieux intégrer son expérience scoute. Gaston Miron a ainsi noté dans un cahier ce que signifiait la Route pour lui :

Toute parole est une semence. À nous d'être une bonne terre. Toute parole a une promesse. Celle de la *fleur*, de l'arbre, du blé, de l'homme. On ne peut définir la route? peut-être! Mais on peut, par des palabres, des réalisations concrètes, la cerner, lui toucher du doigt, la sentir, la palper, la vivre. Qu'elle nous livre la semence de sa graine! On peut découvrir la mystique de route²².

En 1950, alors qu'on comptait dans l'ensemble du Québec une quarantaine de clans routiers²³, Gaston Miron et Olivier Marchand faisaient partie de la patrouille Louis-Hébert du Clan Saint-Jacques, qui avait un local situé rue Dunlop. Chaque patrouille portait le nom d'un personnage célèbre qui devait servir de modèle aux Routiers. Dans un cahier écrit de la main de Gaston Miron, qui comprenait les « rapports des réunions hebdomadaires » de l'année 1950-1951, la patrouille avait ciblé les nombreuses activités auxquelles elle voulait se consacrer : « Nos réunions comporteront : Prières-Liturgie-Chants-Technique scoute-Palabre. Notre apport au Clan, cette année, sera précisément dans le domaine du chant, (danse et musique)²⁴. » Durant cette période, un des projets de nature humanitaire auxquels voulait se consacrer l'équipe était de s'occuper des enfants défavorisés de la ruelle Leduc, qui étaient laissés à eux-mêmes. Miron et Marchand participaient également aux longues randonnées dans la nature que faisaient les Routiers, qui étaient suivies des palabres où chacun parlait de ses expériences et échangeait des idées.

20. *Statuts et Règlements de la Fédération des scouts catholiques de 1954*, cité par Pierre Savard, *loc. cit.*, p. 125.

21. Jérôme Choquette, Routier au Clan Saint-Jacques, cité par Ambroise Lafortune, *op. cit.*, p. 171.

22. Réflexions portant la date « 23 fév. », reprises d'un cahier trouvé dans les archives personnelles de Gaston Miron. C'est l'auteur qui souligne.

23. Pierre Savard, *loc. cit.*, p. 129.

24. Extrait d'un cahier trouvé dans les archives personnelles de Gaston Miron et daté du mardi, 12 septembre 1950.

D'ailleurs, «une des premières définitions de la Route» fut un mot lancé par Louis Pronovost: «La Route, c'est quand on marche²⁵.» Les deux camarades aimaient beaucoup le plein air et les sports; ainsi, ils avaient tous deux participé, en mai 1951, au «Challenge '51» des Routiers, qui était une compétition annuelle d'athlétisme. Gaston Miron était un habitué de l'activité physique et il fréquentait, à cette époque, le Centre paroissial de l'Immaculée-Conception, qui organisait de nombreuses activités sportives. Gaston Miron et Olivier Marchand ont également contribué à un autre projet du Clan qui eut une influence directe sur la fondation de l'Hexagone: l'édition du *Godillot*.

Gaston Miron et Olivier Marchand, scouts-routiers au service du *Godillot*

En plus des activités de leur patrouille, Miron et Marchand ont participé à la rédaction du «bulletin de liaison» du Clan Saint-Jacques, *Le Godillot*. Dans les années quarante et cinquante, la plupart des mouvements et associations de jeunes avaient leur propre bulletin ou journal qui permettait aux membres de propager leurs idées et favorisait l'unification des différents groupes. Ces périodiques servaient alors d'outils d'identification et de rassemblement des différents mouvements, en plus d'être des instruments de propagande. Ils ont marqué les premiers pas de toute une génération d'intellectuels. Pour Andrée Fortin, qui a écrit l'histoire du discours des intellectuels québécois dans les périodiques, lancer une revue,

c'est prendre la parole en tant que groupe intellectuel; c'est la prendre, de plus, comme groupe autonome (sinon on écrit dans les pages d'une revue déjà existante. Un livre est le fruit d'un travail individuel. Une revue, à de rares exceptions près, est un travail de groupe, d'équipe: s'y exprime la conscience d'un Nous qui prend la parole dans un milieu donné²⁶).

En plus d'offrir aux membres la chance de mettre leurs talents de rédacteurs à l'épreuve, les bulletins des mouvements de jeunesse donnaient aux collaborateurs l'occasion d'apprendre sur le tas les différentes étapes de l'édition. Ces publications, le plus souvent encouragées et soutenues par les aumôniers des mouvements, constituaient donc des lieux d'expérimentation et de réflexion pour les jeunes, qui pouvaient y élaborer leur pensée. Elles étaient des réalisations concrètes qui témoignaient du dynamisme et de la vigueur des mouvements.

Fondé en décembre 1942 par Louis Pronovost, alors chef du Clan, *Le Godillot* était «rédigé et réalisé par l'équipe plume-agile²⁷». Cette équipe

25. Ambroise Lafortune, *op. cit.*, p. 172.

26. Andrée Fortin, *Passage de la modernité. Les intellectuels québécois et leurs revues*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1993, p. 8.

27. *Le Godillot*, *op. cit.*, p. 1. Cette équipe «regroupait ceux et celles qui ont orienté et rédigé toutes les revues du scoutisme, fort nombreuses. C'est en ces temps-là que chacun s'est mis à écrire» (Ambroise Lafortune, *op. cit.*, p. 182).

supervisait la rédaction de l'ensemble des revues scoutées, dont *Le Nœud*, *Scout catholique* et *Servir*; ses membres assumaient la responsabilité des textes, des dessins, de la mise en page et de l'orientation générale des périodiques. Jacques Parizeau, Hubert Reeves et Jacques-Yvan Morin, pour ne nommer que ceux-là, ont fait partie de cette équipe qui accueillait des Routiers de différents clans. *Le Godillot*, de facture modeste, paraissait environ une fois par mois durant l'année scolaire et comprenait habituellement seize pages. Son titre faisait référence aux grosses chaussures portées par les Routiers²⁸; la revue était d'ailleurs destinée, à ses débuts, aux membres du Clan qui étaient enrôlés dans l'armée, afin de les informer des activités de la troupe. Après la guerre, le Clan a continué la publication du bulletin, qui permettait à tous les Routiers de suivre le cheminement du Clan. Louis Pronovost, alors en charge du petit journal, faisait paraître dans *Le Godillot* des articles sur des sujets d'intérêts divers, par exemple des rapports d'activités scoutées, des critiques de films à l'affiché et des textes sur la spiritualité de la Route. Il signait habituellement le premier article du bulletin, la plupart du temps un texte édifiant sur la valeur du scoutisme.

Si on manquait de textes à faire paraître, Louis Pronovost reprenait alors des textes d'autres publications de l'époque; il arrivait même qu'il fasse paraître certains textes écrits en anglais, par exemple des articles tirés du *Reader's Digest*. Dans les années quarante, le chef Pronovost était alors responsable de toute la production du bulletin: il écrivait les textes sur des «stencils», il les passait à la Gestetner, il les brochait et les distribuait. Certains Routiers écrivaient à l'occasion des articles, mais c'était Pronovost qui en signait le plus. Il travaillait alors pour une compagnie de pâte à papier, la Consolidated Paper Co., qui avait son siège social dans l'édifice Sun Life; ses patrons, qui avaient été eux aussi des «boy scouts», étaient prêts à soutenir ses efforts et ils lui permettaient d'imprimer gratuitement *Le Godillot* le samedi sur les presses du bureau. Ils lui fournissaient également le papier.

Dans les années cinquante, d'autres Routiers, comme Gaston Miron, ont pris la responsabilité du bulletin. Miron et Marchand se sont joints à l'équipe du *Godillot* en 1951, et Miron en est devenu le directeur à partir de mai de la même année²⁹. L'expérience de la publication du *Godillot* a permis aux deux camarades de faire leurs premières armes dans le domaine de l'édition. Avant l'arrivée de Miron et de Marchand, l'équipe du

28. «“Godillot”? Pourquoi ce nom? D'abord parce que ça se dit bien. Cela sonne à l'oreille d'un routier comme le martèlement rythmé des semelles ferrées sur l'asphalte des grands chemins. Ensuite, parce que c'est un nom qui renferme en lui une règle, une mystique.» (*Le Godillot*, Montréal, 1^{re} année, n° 1, décembre 1942, p. 1)

29. «22 mai: prends en main la direction de la revue *Godillot* du Clan St-Jacques» (Lettre à Guy Carle, 29 mai 1951).

Godillot publiait rarement des textes qui portaient sur la littérature ; on faisait plutôt paraître des listes de livres dont on recommandait la lecture ou de courts articles qui encourageaient les Routiers à lire, comme le montre cet extrait d'un texte intitulé «L'Obligation de lire» paru en décembre 1949: «Celui qui ne lit jamais meurt chaque jour, petit à petit, au-dessus des oreilles. Le routier qui veut être un homme complet, n'a pas le droit de négliger cette excellente source de culture que constituent les bons livres. Habitue-toi donc à lire chaque jour³⁰». Avec Miron à la tête du *Godillot*, on note certains changements dans le style des textes publiés.

Dans le numéro de septembre 1951, on annonce qu'Olivier Marchand a fait sa promesse scoute lors de la Route du Clan annuelle de la fin juin, en Mauricie. Dans ce même numéro est paru le premier texte écrit par Marchand dans *Le Godillot*, un compte rendu de «méditations de Route³¹» intitulé «Froide fraternité»: «Le cœur comme l'âme, t'enserme comme une pieuvre. [...] S'il fallait n'avoir que quelques grands mystères à éventrer, je n'en saurais rien faire. Mais si, dans cette route, le mystère est partout, il est constant souci, aide inconsommée et support des pas³²!» C'était la première fois qu'était publié dans le bulletin un texte au style si poétique. Ces «méditations» de Marchand, qui se sont poursuivies dans deux autres numéros, témoignent d'un changement dans le type d'articles qui sont publiés dans le petit journal: il y a dorénavant une certaine place accordée aux textes poétiques, si minime soit-elle. Dans le numéro des mois d'octobre et de novembre 1951 est paru le premier texte signé par Miron, un compte rendu élaboré du Jamboree tenu à Vaudreuil, intitulé «Une visite au Jam³³». Sous la direction de Gaston Miron, les politiques éditoriales du bulletin ont changé. On souhaitait que plus de Routiers écrivent des textes et que *Le Godillot* soit plus étoffé: «Seize pages de journal, c'est "formidable", dis-tu; pourtant, regarde les signatures des auteurs de ces lignes: ton nom y est-il? Pourquoi n'en serais-tu pas³⁴?» L'équipe dirigée par Miron voulait que le bulletin soit représentatif de l'ensemble du Clan et non pas seulement le projet de quelques Routiers.

L'aventure de *La Galette*: le départ de l'Hexagone

Lors de son arrivée à Montréal en 1947, Gaston Miron s'était joint, à l'invitation d'Olivier Marchand, à un autre mouvement de jeunesse :

30. *Le Godillot*, VIII^e année, n^o 34, décembre 1949, p. 14.

31. *Le Godillot*, XI^e année, n^o 42, septembre 1951, p. 4.

32. *Ibid.*, p. 5.

33. *Le Godillot*, XI^e année, n^o 43, octobre-novembre 1951, p. 8-12.

34. *Le Godillot*, XI^e année, n^o 44, décembre 1951, p. 7. À noter que nous n'avons pu malheureusement trouver l'ensemble des numéros du *Godillot*. Nous possédons une copie de tous ceux parus entre 1942 et 1951, ainsi qu'un exemplaire paru en mai 1952, alors que Miron en est le directeur. Les autres numéros que nous avons consultés ont été publiés après le passage de Miron et de Marchand au Clan Saint-Jacques.

l'Ordre de Bon Temps (l'O.B.T.). Ce mouvement, fondé en janvier 1946, voulait défendre la culture canadienne-française traditionnelle contre l'oubli et l'invasion de la culture américaine, en valorisant le patrimoine et le folklore d'ici par l'éducation et l'action. Les fondateurs de l'O.B.T. avaient repris à leur compte le nom de l'ordre gastronomique qui s'était formé à Port-Royal autour de Champlain, de Jean de Biencourt de Poutrincourt et de Marc Lescarbot, dans les premiers temps de la colonie, pour divertir les troupes atteintes du scorbut et éprouvées par les longs hivers rigoureux et l'ennui de la mère-patrie. On organisait alors des festins chantants avec les produits de la chasse. Arrivé à Port-Royal en mai 1606, Marc Lescarbot fut le chroniqueur de la colonie naissante; en plus d'être l'auteur du premier recueil de poésie du continent, *La défaite des Sauvages Armouchiquois* (1607), il écrivit aussi la première pièce jouée en Amérique du Nord, un spectacle nautique monté en novembre 1606, intitulé «Le Théâtre de Neptune en Nouvelle-France», en l'honneur d'une expédition de son ami de Poutrincourt. L'Ordre de Bon Temps première manière serait né de ce spectacle.

Dans les années quarante, les jeunes fondateurs de l'Ordre jugeaient la «grande culture» trop élitiste et ne pensaient pas que la culture de masse correspondait à leur réalité. Ils voulaient mettre sur pied des loisirs à leur image. Roger Varin, le président-fondateur de l'Ordre, définissait ainsi «l'esprit» du mouvement: «C'étaient des loisirs [créés] par les jeunes eux-mêmes — pas des loisirs commerciaux, imposés par les besoins de profit de tout le monde —, des loisirs qu'on se ferait nous-mêmes, à notre mesure, pour nous autres, pour ce temps-là, et puis, plongés dans nos racines³⁵.» Ce mouvement a permis à Miron et à Marchand de faire la connaissance de jeunes qui partageaient leurs intérêts, et d'aller de l'avant dans leurs projets poétiques. En effet, en facilitant le regroupement de ses membres en équipes liées par des préoccupations et des projets communs, l'Ordre a favorisé la rencontre des fondateurs de l'Hexagone autour du journal *La Galette*.

Ce bulletin de liaison, paru pour la première fois en septembre 1946, visait à faire connaître aux abonnés les activités des différentes équipes de l'O.B.T. et permettait ainsi de «rallier toutes les régions³⁶»; *La Galette* répondait aux besoins de l'Ordre de la même façon que *Le Godillot* servait le Clan Saint-Jacques. Grâce à *La Galette*, les membres de l'Ordre échangeaient des points de vue sur la philosophie du mouvement, en plus de donner conseils et suggestions pratiques pour l'organisation des spectacles de folklore :

LA GALETTE est un journal qui traite des loisirs [...]; elle les veut sains, enrichissants et formateurs. Elle présente chaque mois, des chants, des danses entraînantes, des mimes ébouriffants, des jeux emballants. Elle offre mille

35. Entrevue avec Roger Varin, 5 juin 1997.

36. Entrevue avec Lise Picard (Caron), 11 juin 1999.

idées pour vivre réellement ses loisirs. Elle est une mine inépuisable de trucs et de techniques. Elle amorce des discussions, elle apporte des solutions. Elle oriente, elle fournit le matériel nécessaire aux réalisations sérieuses. Elle seule garde le contact entre tous les jeunes et les moins jeunes qui croient à l'éducation par les loisirs³⁷.

D'abord une «feuille de chou³⁸» imprimée durant les premiers camps nationaux de l'Ordre pour tenir les participants au courant des activités, *La Galette* est ensuite devenue un périodique plus étoffé qui paraissait trois ou quatre fois par année et qu'on distribuait à l'ensemble des abonnés du Québec, et aussi à ceux de l'extérieur de la province. Ainsi, le petit journal servait à raviver l'intérêt pour le patrimoine français dans plusieurs villes canadiennes; Lise Picard, un membre de la première équipe éditoriale du bulletin, l'expliquait en disant que «dans le fin fond, on protégeait un peu la langue française³⁹». Les tâches pour la réalisation de *La Galette* étaient alors assignées à chacun des membres de l'équipe, et pouvaient varier en fonction des besoins. Le père Ambroise Lafortune, l'aumônier du Clan Saint-Jacques, était l'aviseur du journal et il assistait aux discussions animées du groupe. Il parvenait toujours à faire la synthèse des propos de chacun à la fin des réunions et encourageait les jeunes à développer leurs aptitudes, comme l'explique Lise Picard: «Il détectait tes qualités à un moment donné, puis [disait]: toi, t'es capable de sortir de ta coquille⁴⁰!» Le père Ambroise écrivait aussi régulièrement dans *La Galette*.

En 1950, Gaston Miron et Olivier Marchand, qui étaient alors, nous l'avons vu, des Routiers actifs, se sont joints à l'équipe de *La Galette*, qui comptait déjà parmi ses membres plusieurs jeunes qui participeront à la création de l'Hexagone: Gilles Carle, Louis Portugais et Jean-Claude Rinfret. Par l'entremise de son frère Guy, alors inscrit en sciences sociales à l'Université de Montréal, Gilles Carle avait fait la connaissance de Miron et Marchand, et il avait connu Rinfret à l'École des Beaux-Arts, où ils étaient tous deux étudiants. Grâce à l'O.B.T., Marchand et Miron avaient aussi rencontré Hélène Pilotte et Mathilde Ganzini; cette dernière deviendra d'ailleurs l'épouse de Marchand. L'amitié des futurs fondateurs de l'Hexagone s'est ainsi cimentée autour de *La Galette*, à laquelle ils ont tous participé, chacun à leur manière.

Les activités de Gaston Miron et d'Olivier Marchand dans le mouvement scout et dans l'O.B.T. étaient complémentaires; comme l'explique Mathilde Ganzini, «il y avait une symbiose entre les deux [mouvements]⁴¹». Les deux mouvements voulaient amener les jeunes à s'épanouir par des loisirs sains

37. Bulletin de souscription à *La Galette*.

38. Entrevue avec Lise Picard (Caron), 11 juin 1999.

39. *Ibid.*

40. *Ibid.*

41. Entrevue avec Mathilde Ganzini, 10 juin 2000. Les jeunes de l'Ordre se joignaient d'ailleurs aux scouts et à d'autres mouvements de jeunesse lors de la Saint-Caya Boum,

et encourageaient l'initiative personnelle. Le scoutisme valorisait, comme l'O.B.T., l'apprentissage de la culture d'ici. Les deux mouvements incitaient leurs membres à découvrir leurs talents et à les mettre en pratique, au service des autres. Compte tenu des liens entre les deux mouvements, Miron et Marchand ont ainsi pu facilement participer aux deux mouvements en même temps, et ils ont même, à leur manière, favorisé les échanges entre les deux. Par exemple, Miron a donné, en mai 1951, un cours « théorique et pratique sur les techniques d'O.B.T.⁴² » aux membres du Clan.

Il va sans dire que la vie des deux camarades était bien remplie et que leur horaire était très chargé, mais ils aimaient accomplir cette mission d'entraide et de partage auprès de la collectivité, comme l'illustrent ces propos de Miron :

Et ainsi va la vie. Sur les Routes. À l'O.B.T. Au Clan. Route des enfants. Route des hommes. Rencontres, carrefour, paysages. Tout ce que nous voyons, apprenons, disons, faisons. Tout ce que nous avons aimé, tous ceux que nous aimons. Avec nous. Notre belle vie rude, saine, sincère. Pour un monde plus humain. Notre beau métier de Meneur de Jeux. Amitié née, nouée, gagnée. Tout ça à œuvrer, mériter, ramasser, conserver, afin que nous arrivions devant le Père comme des hommes qui ont fait tout ce qu'il leur était possible de faire⁴³!

Gaston Miron, directeur de *La Galette*

En décembre 1951, le comité national de l'Ordre, qui avait évalué plusieurs candidats pour le poste, a demandé à Gaston Miron de prendre la relève de Gilles « Carosse » Beaugard, un étudiant de l'École des Beaux-Arts, à la tête de l'équipe de *La Galette*. Miron était toujours prêt à participer pleinement et à se lancer dans de nouveaux projets. Il occupait, à cette époque, le poste de trésorier au sein du comité régional de l'O.B.T. à Montréal. Il a accepté l'offre du comité national, et est ainsi devenu le directeur de *La Galette* pendant un an et demi, en même temps qu'il dirigeait *Le Godillot*.

Prendre en charge la publication de la revue de l'Ordre signifiait, en fait, participer à toutes les étapes de l'édition, et non pas simplement superviser la production, vu les moyens limités de l'équipe et le nombre peu élevé de ses membres. Miron devait, selon les besoins, écrire des articles et en solliciter, faire la mise en page, s'occuper des abonnements et de l'administration. Il avait l'aide des membres réguliers de l'équipe et

une grande fête animée par Ambroise Lafortune qui prenait place là où se trouve aujourd'hui le centre sportif de l'Université de Montréal. Ce rassemblement « avait lieu le 15 mai de chaque année. La devise en était simple : "Mouille pas mouille, Saint-Cayaboum". [...] C'était toujours le même scénario : nous avions un grand jeu, un repas, un feu de camp avec décorations » (Ambroise Lafortune, *op. cit.*, p. 185).

42. Lettre de Gaston Miron à Guy Carle, 29 mai 1951.

43. Lettre de Gaston Miron à Guy Carle, 8 août 1951.

celle des collaborateurs occasionnels. Comme directeur de *La Galette*, Miron a tenté de lui donner une nouvelle orientation, comme il l'avait fait pour *Le Godillot*. Il nourrissait alors de grandes ambitions pour la petite revue. Miron considérait qu'elle reflétait, avec «ses hauts et ses bas⁴⁴», ce qui se passait à l'Ordre, mais elle devait être, selon lui, plus que «l'une des expressions⁴⁵» du mouvement : «Elle doit être un état d'alerte, de recherche. Elle doit donner le ton. C'est un lieu d'échanges, de dialogues⁴⁶». En plus de diriger la revue, Miron répondait personnellement au courrier que recevait l'équipe de rédaction.

La Galette, comme *Le Godillot*, n'était pas une revue proprement littéraire ; mais les deux périodiques encourageaient, chacun à leur façon, les membres de leur mouvement respectif à lire et à écrire. La rédaction du *Godillot* faisait paraître, nous l'avons vu, des critiques de livres et des listes de lectures recommandées ; l'équipe de *La Galette* encourageait la création en publiant à l'occasion des textes (contes ou autres) des membres de l'Ordre. Il y avait d'ailleurs des échanges entre le Clan et l'Ordre du point de vue de leurs bulletins, échanges favorisés, entre autres, par Gaston Miron. Les deux revues étaient lues par des lecteurs des deux mouvements ; par exemple, en décembre 1953, Gaston Miron a distribué *La Galette* aux membres de l'équipe Saint-Paul⁴⁷ du Clan. De plus, certains Routiers ont écrit des textes dans la revue de l'O.B.T. Les deux revues ont servi de banc d'essai, de pierre de touche pour plusieurs jeunes qui ont fait carrière dans le domaine littéraire et culturel. Par exemple, Hélène Pilotte, qui collaborait à *La Galette*, sera plus tard rédactrice pour le journal *La Presse*, ainsi que pour les revues *MacLean*, *Perspective*, *Châtelaine* et *Circuit fermé* ; elle deviendra aussi directrice de la collection « Vie moderne » aux Éditions de l'Homme.

Sous la gouverne de Miron, l'équipe de *La Galette* a fait face à plusieurs défis : difficultés avec l'imprimeur qui avaient entraîné des retards dans la parution de la revue, obstacles dans les relations avec les autres équipes et les régions, manque d'argent qui faisait que *La Galette* était toujours déficitaire. Miron expliquait ainsi les problèmes auxquels il était confronté :

Nous n'avons comme outils qu'un dactylo et qu'une plume ou pinceau pour réaliser un numéro. Des problèmes ? Tant qu'on en veut. Les argents nécessaires à trouver. (Les abonnements ne suffisent pas pour le moment). Il nous faut couvrir les régions avec de pauvres petites fins de semaine, quand on le peut⁴⁸.

44. Lettre de Gaston Miron à Rémi Prévost, 12 juin 1953 (Fonds d'archives personnelles de Gaston Miron).

45. *Ibid.*

46. *Ibid.*

47. Lettre de Gaston Miron à Camille Messier, 10 janvier 1953 (Fonds d'archives personnelles de Gaston Miron).

48. Lettre de Gaston Miron à Rémi Prévost, 12 juin 1953 (Fonds d'archives personnelles de Gaston Miron).

Miron cherchait constamment de nouvelles façons de rentabiliser *La Galette* afin d'assurer la publication du bulletin et de pouvoir mettre sur pied d'autres activités. L'idée de publier intéressait déjà l'équipe dirigée par Miron. En effet, dans les premiers mois de l'année 1953, son groupe d'amis prévoyait accroître ses activités éditoriales en publiant des manuels, mais ce projet a échoué :

Nous devons recourir souvent à d'autres sources de revenus. Au début de l'année, nous nous étions proposés de faire paraître des cahiers techniques et documentaires sur diverses questions ou techniques. Hélas! le manque d'argent nous a fait renoncés [*sic*] pour le moment, à de telles publications. Ainsi, le cahier sur les danses de M. Georges Lachance, a dû rester en plan⁴⁹.

Même si l'équipe dirigée par Miron a connu plusieurs difficultés, elle a aussi mis en place des mesures qui ont permis d'améliorer la visibilité de *La Galette*. Elle envoyait à des «représentants actifs à différents endroits⁵⁰» des exemplaires du journal en consignment; ses membres visitaient les régions quand ils le pouvaient — ils avaient peu de moyens — et assistaient aux activités de l'O.B.T. dans différentes villes. L'équipe de Miron a également entretenu une correspondance importante avec plusieurs personnes intéressées par les activités de l'Ordre, ce qui lui a permis de tisser des liens avec différents réseaux, «soit dans le sens d'une recherche, d'un échange ou [soit] sur le plan d'une collaboration et d'une coordination⁵¹». C'est ainsi que Miron et ses amis ont pris contact avec Luc Lacourcière⁵², alors directeur des Archives de folklore de l'Université Laval, et ont établi des relations avec la F.M.J.Q. (Fédération des mouvements de jeunesse du Québec⁵³), avec la J.E.C. (Jeunesse étudiante catholique) et d'autres mouvements et organismes. En plus d'éditer le journal, l'équipe de *La Galette* a aussi organisé deux soirées populaires et tenu un camp en octobre 1952, afin de décider des orientations de la revue à l'intérieur de l'Ordre et d'approfondir leurs connaissances en édition.

En janvier 1953, Miron, Marchand et d'autres amis de *La Galette* ont fondé l'Hexagone. Miron a dirigé la revue jusqu'en juillet de la même année, au moment où il travaillait à l'édition de *Deux sangs*, le premier recueil de la nouvelle maison d'édition. Il est clair que l'expérience de Miron et de Marchand à l'intérieur du Clan Saint-Jacques a grandement

49. Lettre de Gaston Miron à Henri Gobeil (Fonds d'archives personnelles de Gaston Miron).

50. «Rapport de l'équipe de *La Galette*», 4 pages (Fonds d'archives personnelles de Gaston Miron).

51. *Ibid.*

52. L'équipe de *La Galette* a consulté Luc Lacourcière afin de vérifier le texte de certaines chansons de folklore avant de les publier.

53. Fondée en novembre 1947, cette fédération était le produit de l'affiliation de vingt-cinq associations de jeunesse de la province. Elle regroupait, entre autres, les mouvements d'Action catholique de jeunesse, les Scouts et Guides catholiques et l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française (A.C.J.C.).

influencé leur façon de voir le monde et leur a permis de mieux se connaître en favorisant le développement de leurs intérêts personnels. La Route leur a enseigné à se mettre au service des autres et à échanger en équipe. Ils ont appris à mettre sur pied et à diriger des projets significatifs pour eux et utiles pour la communauté. *Le Godillot* et *La Galette* furent, pour Miron et pour Marchand, des expériences qui les ont préparés à vivre l'aventure de l'Hexagone. Selon Élise Salaün, toutes les expériences de jeunesse de Miron ont contribué à sa formation d'éditeur :

Le parcours de Miron, de La Route à l'O.B.T., du *Godillot* à *La Galette* et jusqu'à l'Hexagone, dénote une grande volonté d'agir, de faire et de rassembler. Marcher et découvrir ensemble le pays à La Route, puis l'habiter et l'animer collectivement par cette entreprise de regroupement qu'est l'O.B.T. Cette volonté, née de ses expériences dans les mouvements de jeunesse, Miron continuera de l'exercer quelques années plus tard dans son travail d'éditeur⁵⁴.

Dans cette perspective, le passage de Gaston Miron et d'Olivier Marchand au Clan Saint-Jacques marque les débuts de l'Hexagone, le moment de la découverte des techniques de l'édition et du travail en équipe, sous le signe de l'amitié. En s'engageant dans un projet à la fois utile au Clan et favorable à leur formation personnelle, ils accomplissaient leur devoir de Routiers. Ce clan fut une école, un lieu d'apprentissage remarquable pour les deux auteurs de *Deux sangs*, qui ont poursuivi leur formation en édition et en écriture à l'intérieur de l'Ordre de Bon Temps, où ils ont fait la connaissance de nouveaux camarades qui partageaient leur passion pour la poésie. *La Galette*, dirigée par Gaston Miron, se caractérise par une certaine spécialisation vers la littérature ; l'idée de publier les poèmes de Miron et de Marchand fit peu à peu son chemin chez les membres de l'équipe. La création de l'Hexagone est, de ce point de vue, l'aboutissement en quelque sorte naturel des désirs et des efforts de jeunes intéressés par l'édition.

L'importance des revues dans la fondation de plusieurs maisons d'édition au Québec est indéniable. Yvan Lamonde affirme que «la revue fut une condition de possibilité de l'édition québécoise⁵⁵». Même si *Le Godillot* et *La Galette*, deux modestes bulletins de mouvements de jeunesse trop peu connus, n'ont pas été retenus dans l'histoire des revues littéraires du Québec, il est clair que c'est en grande partie grâce à ces deux petites revues que le projet de l'Hexagone a vu le jour.

54. Élise Salaün, «Vers une poésie nationale sans frontières. De *La Galette* à l'Hexagone», Jacques Beaudry (dir.), *Le rébus des revues. Petites revues et vie littéraire au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1998, p. 67 et 81.

55. Yvan Lamonde, «Les revues dans la trajectoire intellectuelle du Québec», *Écrits du Canada français*, vol. LXVII, 1989, p. 38.